

## Du Schisme

L'Eglise est partout estimée aussi entière qu'une Robbe sans couture, et quiconque diffère en quelque chose de ce qu'on y croit, persuadant aux autres d'estre de son opinion, y fait une déchirure, qui s'appelle schisme. Quand des hommes de prévoyance et de grande habileté, par une profonde et fine politique, sont après à construire un noble édifice de pouvoir, il est facheux pour eux de se voir interrompus ou troublés par des bousilleurs, soit par envie soit par ignorance, dans leurs généreux efforts; c'est pour cette raison que les grands architectes de l'autorité et de tous les avantages séculiers de l'Eglise furent toujours si animés contre ceux qui les traversoient, et qu'ils traitèrent tout innovateur avec tant de sévérité. Il est incontestable que de grandes impiétés et plusieurs opinions monstrueuses ont pris naissance parmy les chrétiens, depuis le temps des apôtres; et je suis porté à croire que la plus grande partie de ceux qui semèrent des hérésies avoient leurs veües particulières, sans aucun rapport à la religion. Mais l'hérésie commençoit toujours par un spécieux prétexte d'augmenter la piété, ou d'éviter quelque chose qui choquoit dans le système des orthodoxes.

La charité d'un chrétien, en interprétant les actions des autres, ne sçauroit estre trop étendue; et je croy qu'en gros la pluspart des hérétiques (car je n'ay rien à démesler avec les chefs) étoient de meilleures gens qu'on ne nous les a présentés. La frayeur de soutenir une opinion qui faisoit Dieu auteur du péché, produisit les Marcionites, les Manichéens, les Pélagiens, les Arminiens, et plusieurs autres sectes. L'idée claire que les hommes ont de l'unité de Dieu, fut la première source de l'Arianisme, et l'a souvent fait revivre sous diverses formes. Quand des hommes bornés, s'attachant à quelques endroits particuliers de l'Ecriture, et perdent de veüe le but principal de l'Evangile, ils [62 v°] doivent commettre des erreurs; ou quand ayant employé en vain toutes leurs facultés pour rendre intelligible la sublimité de Dieu et de ses attributs, et qu'en tachant de la rendre moins incompréhensible, ils réduisent pour ainsi dire la Dêité au niveau de leur foible entendement; il faut qu'ils tombent dans des méprises misérables. Cecy fut la faute d'Origène, qui ne pouvoit concilier l'éternité de la damnation avec la bonté infinie de Dieu; et depuis luy mille autres ont déchiré et échoïent journellement contre de pareils écueils.

Ceux qui cherchent la vérité se trouvent souvent entre un Scylla et un Charibde; s'ils ne tiennent ferme, et qu'ils soient épouvantés de l'un plus que de l'autre, ils sont infailliblement perdus. Par crainte d'estre grillé par le feu, des hommes se sont jetté dans la mer ou rien ne pouvoit les sauver.

De quelles bizarres idées l'esprit humain est capable! Les Abéliens étoient une secte d'hérétiques qui<sup>A</sup> ne trouvoit point bon que l'homme fût seul, et ordonnoit que chacun eut sa chacune pour aide seulement, sans qu'il lui fût permis de s'unir corporellement avec elle. Ces gens régloient le mariage sur le pied du Paradis terrestre, où il n'y eut entre Adam et Eve que l'union de cœur. Quand un homme et une femme étoient entrés en cette sorte de société, ils adoptoient deux enfants, un garçon et une fille, qui succédoient à leurs biens, et qui se marioient sous les mesmes conditions de ne point faire d'enfants, mais d'en adopter deux de sexe différent. Si les Abéliens étoient de bonne foy, il falloit qu'ils fussent bien loin d'estre lubriques, et qu'ils pratiquassent un monde de mortifications. Nous lisons des anachorètes que leur modestie<sup>B</sup> étoit si affectée, qu'ils ne vouloient pas regarder leurs propres nudités, ny toucher à leurs parties honteuses qu'avec un gand; et il y a un ancien philosophe<sup>C</sup> qui ne voulut jamais les toucher ny sans gands ny avec des gands.

Les Adamites étoient une secte d'hérétiques qui pareillement faisoient profession de continence, mais condamnoient le mariage. Quand<sup>D</sup> ils s'assembloient pour les exercices de leur religion, ils se depouilloient de leurs habits; et les hommes et les femmes s'asséyoient pesle mesle, nuds comme la main, les ministres aussi bien que les laïques. Après avoir fait leurs dévotions, ils reprenoient leurs habits, et s'en retournoient chez eux. Si quelqu'un commettoit quelque impureté, on ne le recevoit plus dans l'assemblée. Ils disoient, qu'ayant mangé comme Adam du fruit [63 r°] deffendu, il devoit estre chassé comme luy du *Paradis*, nom qu'ils donnoient à leur Eglise. St Epiphane ne dit rien contre leur chasteté; mais Clément d'Alexandrie<sup>E</sup> rapporte d'eux des choses horribles, et ce qu'on devoit craindre d'une pareille coutume; mais en trente ou quarante ans une secte peut beaucoup s'écarter des principes professés à sa première institution; ces misérables ayant pris leur nom d'Adam, la tige de tout le genre humain, imitoient la nudité dans la quelle nos premiers pères vécut pendant l'état d'innocence, et condamnèrent le mariage, par la raison qu'Adam ne connut Eve qu'après le péché, et après sa sortie du Paradis; en sorte qu'ils croyoient que si l'homme eut persévéré dans son innocence, il n'y auroit point eu de mariage.

Les hommes peuvent avoir des notions extravagantes, sans aucun dessein criminel, jusqu'à ce que les passions humaines venant à s'en mesler, et saisissant l'occasion, tournent en horreurs et en abominations ce qui avoit commencé avec l'intention la plus innocente, témoins les veilles dévotes qui se pratiquoient dans la primitive Eglise; comme c'étoit la nuit, et qu'on s'y trouvoit en grand nombre, les personnes dissolues en firent un mauvais usage; et quand on vit que tous les remèdes, appliqués pour arrester ce mal, étoient sans effet, ces veilles publiques furent entièrement abolies.

Les Turlupins étoient une secte encore plus infame, aussi impudents<sup>F</sup> à tous égards, que les Cyniques chez les payens. Parmi les Protestants il y a eu un nommé Picard<sup>G</sup>, qui outra l'erreur des Adamites, par rapport à la nudité. Il se fit en peu de temps un grand nombre de sectateurs, d'abord en Flandres, de là en Allemagne, et jusques dans la Bohême. Quelques Catholiques Romains ont donné le nom de Picards<sup>H</sup>, à tous les Protestants de Bohême qui s'opposoient au Papisme.

Il s'est aussi trouvé parmi les Ababaptistes<sup>I</sup> quelques rêveurs, qui ont affecté d'aller nuds, dont la plupart méritoient plustost de la compassion que des punitions. En l'année 1535, on vit à Amsterdam, courir tout nuds les rües des Adamites qui étoient riches et de bonnes familles; et l'on rapporte que quelques uns furent assez fanatiques pour grimper sur des arbres, où ils attendoient que la nourriture [63 v°] leur descendit du ciel, jusqu'à ce qu'ils tombassent à terre à demy morts. Il y a bien des schismes qu'on auroit deu seulement tourner en ridicule, et des innovations visionnaires qu'il auroit fallu traiter, comme l'ont été, il y a quelques années, les *Prophètes François* dans presque toute l'Europe. Mais les gens d'Eglise ne sont pas patients; ils prennent sur le champ les choses sérieusement et se mettent à persécuter. Quand ces gens donnent dans des erreurs, parce qu'ils sont fols, les hommes sages ont tort de s'échauffer contr'eux, et de les punir comme s'ils étoient des coquins.

On compte que les schismes dignes de remarque, qui ont infesté l'Eglise depuis le temps des apostres jusqu'à celuy de Luther, montent au nombre de cent quatre vingt<sup>J</sup>; n'importe à mon dessein que ce soit plus ou moins. L'Eglise de Rome a triomphé d'eux tous, jusqu'à celuy qu'elle appelle l'hérésie du Nord, et nous, *la Réformation*. Elle reçut par là un échec plus rude qu'elle n'en avoit encore essayé auparavant, et auroit été détruite, si les Réformateurs eussent été unanimes: si mesme parmi les Protestants, le clergé eût eu la moitié

de la modération que les princes désiroient, il y auroit longtemps que nous ne saurions plus rien du Pape ou de l'Eglise de Rome que par l'histoire.

Comme la réformation ne pouvoit réussir sans le secours du pouvoir séculier, les laïques résolurent d'en tirer party. Dans tous les païs où elle eut lieu, la public rentra immédiatement en possession de la plus grande partie des terres, des trésors, et des autres biens que l'artifice des prestres, par force ou par caresses, avoit de différentes manières tirés de luy, la suprématie dans les matières spirituelles aussi bien que dans les temporelles, que le Pape prétendoit avoir par un droit incontestable, fut attaquée, et presque partout adjugée au magistrat civil; parquoy ces princes et ces Etats devinrent les souverains réels de leurs propres domaines, sans demander l'attache de la cour de Rome. L'infailibilité des conciles ny d'aucune Eglise visible ne fut plus admise, et conséquemment les consciences des hommes furent délivrées de la tyrannie que les prestres avoient usurpées sur elles. Et enfin le mariage fut aussi permis au clergé qu'il l'étoit aux laïques.

[64 r°] Ce fut sur ce pied seulement, que le clergé aussi bien que les souverains des réformateurs crurent qu'il étoit possible, que ce grand ouvrage s'accomplit; et si les gens d'Eglise ne se fussent pas plus écartés de ces principes que les princes n'ont fait, les avantages temporels qui seroient revenus à chaque société par la réformation, sans blesser la religion, auroient été inestimables. Rien n'est plus manifeste, que sans oter à l'Eglise son autorité et son pouvoir exorbitant, la Réformation n'auroit jamais pû estre effectuée; car quiconque reconnoit la suprématie du Pape, ne peut jamais à main armée luy disputer sa juridiction, sans s'avoüer un rebelle déclaré; et il est impossible d'agir plus inconséquemment, que de dire que les Papes sont infailibles, et en mesme temps les contredire, et montrer qu'ils sont coupables de plusieurs erreurs damnables.

Cependant, aussitost qu'une absolüe séparation de l'Eglise de Rome eût été terminée, que les Protestants eurent établi leurs communions, et que la religion réformée fut soutenüe par les souverains de chaque païs qui l'avoit embrassée, le clergé se lassa d'estre trop apostolique. Car de mesme que les premiers réformateurs avoient eu de bonnes raisons pour censurer et attaquer ouvertement l'Eglise alors établie, de mesme plusieurs de leurs successeurs prétendirent avoir le mesme privilège et déclarèrent ouvertement, que par la mesme autorité, qui étoit celle de l'Ecriture, il leur étoit permis de se séparer des premiers réformateurs, s'ils pouvoient démontrer qu'ils étoient dans quelqu'erreur, comme il l'avoit été aux premiers réformateurs de se séparer de l'Eglise de Rome.

Un Protestant ne pouvant guères répondre à cela, sans s'engager dans des disputes ennuyeuses, les Eglises nationales, dans tous les païs réformés, quand il parut des schismatiques, eurent besoin pour les écraser de cette mesme autorité et de ce mesme pouvoir qu'ils avoient appelé usurpation dans l'Eglise de Rome; et nul ecclésiastique qui a à cœur la félicité temporelle de son ordre ne fera difficulté d'avoüer, que pour maintenir l'orthodoxie, le pouvoir est nécessaire aussi bien que l'argument, et que sans luy, l'Eglise nationale ne peut estre florissante.

Les mots Infailibilité et Indépendance sont odieux, cependant si nous examinons [64 v°] la conduite du clergé, nous trouverons fort peu d'ecclésiastiques Protestants qui ne fussent bien aises d'en avoir par devers eux l'équivalent. La plupart d'eux conviennent que dans tous les païs, l'Eglise doit avoir une juridiction sans appel; Que dans toutes les matières ecclésiastiques, le clergé est incontestablement juge des laïques, aussi bien que de son ordre propre; mais que les ecclésiastiques soient jamais jugés par des laïques, c'est ce qu'ils n'approuvent point, et plusieurs le trouvent mauvais, quand mesme il est question de crimes contre

l'Etat. Les ecclésiastiques, disent-ils, doivent du moins estre indépendants du gouvernement. Un clergé protestant peut dans ses prières et par forme de compliment, nommer le souverain, le chef suprême et le gouverneur de l'Eglise, sous Christ; mais si ce chef ne cède pas à toutes ses demandes, quelque déraisonnables qu'elles soient, s'il refuse de persécuter ceux qui ne sont pas soumis à l'Eglise nationale, aussi violemment que ces messieurs le souhaitteroient, il sera immédiatement haï, calomnié, vilipendé par eux, et en toute occasion traité avec tout le manque de respect et toutes les injures imaginables. Combien seront ils enflammés, combien furieusement sauteront ils au visage de leur supreme gouverneur, si jamais il prétend les diriger ou les admonester, quoique de la manière la plus douce! Quels clameurs exciteront ils contre luy, s'il veut seulement les empescher de tenir des synodes et autres assemblées, quand tout le monde sçait qu'ils ne les désirent que par passion et pour satisfaire un esprit de vengeance!

Les ecclésiastiques Protestants peuvent pareillement reconnoître, qu'il ne leur est pas impossible d'errer (quoique j'en aye déjà cité un dans le chap. 6e qui le nioit) mais en mesme temps ils exigent de nous une foy implicite, et un prompt assentiment à tout ce qu'ils avanceront. Le clergé national dans tous les païs aït l'argument, il est toujours fâché contre ceux qui luy résistent, ou seulement révoquent en doute la vérité de son système; et jamais Eglise n'a eu le pouvoir de punir les hommes pour ne pas croire sa doctrine, qu'elle n'en ait fait un usage rigoureux dans les cas mesme les plus légers. Il est manifeste par tout cela, que si les ecclésiastiques Protestants sont assez honnestes pour ne pas prétendre d'estre infailibles, ils attendent que nous leur rendions [65 r<sup>o</sup>] honnesteté pour honnesteté, et que nous les traitions comme s'ils l'étoient.

Ils n'ont encore rien attenté contre la permission de se marier, qui fut accordée au clergé lors de la réformation. Ils sont faciles sur ce point, pour l'amour d'eux mesmes, car là où l'incontinence est scandaleuse et la fornication punie, le clergé ne vivra point sans femmes. Luther en passa deux<sup>K</sup> au landgrave de Hesse, et divers passages dans ses ouvrages semblent favoriser la polygamie. Cela ne m'importe; mais ce que j'observeray, c'est que la liberté de se marier qu'ont les ecclésiastiques, est un article de la plus grande importance pour nous. Le rigoureux précepte du célibat a toujours été regardé par le vulgaire de l'Eglise Romaine, comme un trait de mortification, comme une peine très rude que le clergé s'imposoit et subissoit pour le bien de la religion; au lieu que de toutes les trames de l'Eglise, celle cy est la plus terrible qui ait été formée contre les biens et la propriété des laïques.

La raison allégué, que c'est pour tenir le saint office du sacerdoce sans souillure et sans tache, que cette pureté exquise est exigée, est un prétexte aussi faux qu'il est plausible. Si la chasteté eût été le but de l'Eglise, elle n'auroit pas passé les dissolutions du clergé, comme elle l'a fait. En Italie, en Espagne, au Portugal, les indulgences pour le péché de la chair et toutes sortes d'impuretés, sont à bon marché et s'obtiennent aisément, et en mesme temps qu'on y regarde la continence comme une chose impraticable, on y trouve le mariage d'un prestre, révoltant et abominable.

Cela peut bien estre sottise dans la multitude, mais c'est artifice dans le clergé. Il sçait fort bien que, si une société d'une centaine d'hommes qui ont fait vœu de célibat, se soutient en nombre, et, à mesure qu'il en meurt quelques-uns, choisit d'autres sujets pour les remplacer sous les mesmes obligations, elle doit estre immortelle; et que si ces hommes ont un revenu certain, pour peu qu'il excède leur dépense annuelle et qu'il y ait la moindre prudence et œconomie parmy eux, cette société se trouvera à la longue maitresse de la plus grande partie, si non de tous les biens du païs où elle vit. Comme l'Eglise avoit plusieurs ruses pour amasser des richesses, cette invention étoit la plus convenable pour les conserver.

[65 v°] Mais comme il falloit, à quelque prix que ce fut, cacher ce trait de politique au vulgaire, on crut nécessaire de faire quelque parade de vertu, et de produire quelques exemples distingués de chasteté parmi messieurs du clergé ; car quoique la débauche des prestres et des moines, du moins de la plus grande partie, eût été notoire pendant qu'ils vivoient, ce n'étoit pas une chose difficile, quand quelque temps après leur mort le public les avoit oubliés, d'en dire tout ce qu'on vouloit. A peine y a t'il un ordre de moines, qui dans les loüanges romanesques qu'ils ont données à leurs fondateurs, ayent manqué de les célébrer sur cet article. St Ignace de Loyola étoit soldat de profession et avoit donné des preuves<sup>L</sup> de sa valeur, quand tout d'un coup il tomba dans une dévotion excessive pour la Vierge Marie. Il appendit ses armes dans une chapelle qui luy étoit dédiée, où avec toutes les cérémonies usitées dans l'ancienne<sup>M</sup> chevalerie, il se déclara son champion, et consacra le reste de sa vie à son service. La Ste Vierge en retour, si nous en croyons ses historiens, luy conféra le don de continence à un tel degré<sup>N</sup>, que du moment qu'il devint son chevalier jusqu'à sa mort, il ne sentit pas mesme le commencement d'une tentation impudique.

Un critique dira que ces panégyriques ont passé le but; Qu'en voulant rendre sa vertu trop sublime, ils ne luy en ont point laissé, Que lorsqu'il n'y a point de désir, il ne sçauroit y avoir de mortification; et Qu'un homme qui ne sent aucune tentation, ne peut pas plus se faire un mérite de sa continence, que s'il étoit du nombre *De Frigidis et Maleficiatis*. La mesme faute ne se trouve point dans les loüanges données à St François d'Assise, le fondateur de l'un des quatre ordres mendiants, dont la chasteté a été hautement prônée, quoiqu'il essayât de rudes combats contre les tentations impures. *Au commencement de sa conversion (dit St Bonaventure<sup>O</sup>) il se jettoit souvent en hyver dans une fosse pleine de glace afin de pouvoir remporter une victoire complete sur son ennemi domestique, et de préserver de l'incendie du plaisir la robe de chasteté. Etant un jour attaqué d'une grande tentation de la chair, il se dépouïlla de ses habits<sup>P</sup>, et se donna une rude discipline. Puis il ouvrit sa cellule, et en étant sorti, il entra dans un jardin, où il se plongea dans un grand monceau de neige.* Il falloit que sa fièvre [66 r°] vénérienne fut ardente, pour avoir recours à de tels réfrigératifs.

Nous avons un moine de nostre país, longtemps avant St François, qui faisoit usage des mesmes remèdes, et se mettoit souvent jusqu'au col<sup>Q</sup> dans de l'eau froide ou de la neige, pour éteindre les flammes de la concupiscence; mais avec un plus grand succès, quant au triomphe. Car St François, dans le fort de ses désirs<sup>R</sup>, n'osoit approcher une femme. St *Aldhelme*, moine anglois, qui vivait dans le 8e siècle et qui fut fait évêque à cause de sa piété et de son sçavoir, avoit acquis un si parfait empire sur cette chair rebelle, que<sup>S</sup> la plus belle femme ne luy faisoit pas la moindre impression. Pour surmonter les tentations les plus dangereuses, il se mit une fois au lit avec une jeune fille, et étant couché à costé d'elle, il récita tout le pseautier, sans que son cœur sentit d'émotions que pour le ciel.

Cette force invincible de St Aldhelme a été regardée comme un exemple<sup>T</sup> plustost à admirer qu'à imiter, et je ne croy pas que beaucoup de ceux qui ont hazardé de pareilles épreuves de vertu, en soient sortis vainqueurs; quoique depuis le temps de ce saint, il s'en soit fait plusieurs expériences. Vers l'année 1437, la comtesse de Guastalla, par l'avis de Baptiste Crema, moine Jacobin, fonda<sup>U</sup> une société appelée, *Celle de la victoire sur sa propre chair, contre la chair*. Une certaine femme nommée Julie, pour rendre cette victoire plus facile, ayant fait coucher un jeune garçon avec une jeune fille, plaça entr'eux deux un crucifix en guise de barrière; si par ce moyen ils furent chastes, cela ne doit point estre omis dans le catalogue des miracles

opérés par le crucifix. Cette société de Guastalliens se multiplia prodigieusement pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'enfin étant regardés comme des libertins, ils furent chassés de partout.

Quelques belles que soient les histoires ou légendes qu'on nous rapporte des derniers saints, il est certain que tous les anciens Pères, et autres qui ont écrit avec quelque sincérité, n'ont rien trouvé de plus difficile à vaincre que le péché de la chair, et Jérôme nous dit<sup>V</sup>, *qu'il faut éviter l'attouchement d'une femme comme celui d'un chien enragé*; avertissement conçu en termes terribles, et [66 v°] tel que pourroit le donner quelqu'un qui auroit été cruellement mordu par elles. Cependant l'expérience de St Jérôme dans cette affaire n'étoit pas comparable à celle de St Augustin, qui nous avoue que dans sa jeunesse il avoit été excessivement adonné aux femmes, et qu'il faisoit usage d'une prière dans laquelle il demandoit à Dieu<sup>W</sup> de le rendre chaste, mais pas sitost.

Il est vray que ce Père se repentit de toutes ces choses, mais il ne quitta pas tout d'un coup son libertinage. Les premiers symptômes d'amendement qu'il donna, furent<sup>X</sup> de fixer son incontinence, qui jusque là avoit été vague, et répandue sur plusieurs objets. Il prit une concubine, dont il se contenta pendant quelques années; et ayant pris la résolution de se marier, il la renvoya en Afrique, d'où il l'avoit eüe; mais il avoit contracté une telle habitude d'incontinence, que lors mesme qu'il eut renoncé au manichéisme et qu'il se préparoit au baptesme, il fut obligé de reprendre<sup>Y</sup> une nouvelle concubine à la place de celle qu'il avoit renvoyée, en attendant que la fille qui luy étoit destinées pour femme, fut en age d'estre mariée, ce qu'il fallut attendre près de deux ans. Personne n'a parlé avec plus de liberté touchant la force de la concupiscence et les extases des plaisirs luxurieux, que luy, tout converti qu'il étoit; et ce Père s'est plus d'une fois exprimé si vivement sur cet article, qu'il vaudroit mieux pour la pluspart des gens passer ces endroits là que les lire.

Je me suis ainsi étendu sur les panégyriques inconsidérés des légendaires par rapport à la chasteté de quelques saints, et ay donné à entendre les dangers que coure la vertu dans un célibat forcé, pour rendre sensible par quels moyens l'artifice de Rome a surmonté toutes les tempestes qui l'ont acceueillie avant la réformation; et je prie mon lecteur de considérer, si jamais un Protestant doit souhaiter que l'Eglise rentre dans les biens, l'autorité, et le pouvoir qu'elle avoit avant d'estre réformée, puisque ce sont là les herbes pernicieuses dont il falloit la nettoyer? Mais si on les croit nécessaires et qu'on les regarde comme de fortes digues qui ont arrêté les flots les plus violents de l'hérésie, ceux qui ont renversé ces digues ne doivent point [67 r°] estre estonnés de l'inondation des schismes qui en a suivi la destruction.

Luther fut le premier réformateur, et avoit fait un progrès considérable avant que Calvin parût dans cet ouvrage. L'Eglise d'Angleterre a été la dernière réformée; et avant que nostre réformation fût encore avancée, il étoit déjà sorti plusieurs schismes du Luthéranisme; quoique dans les premières cinquante années il n'y en ait eu que douze, dont celui des Anabaptistes fut un de premiers. Ensuite ils augmentèrent considérablement en nombre; il en naquit pareillement plusieurs du Calvinisme, et les Anabaptistes ont été divisés en quantité de sectes<sup>Z</sup>, dont quelques unes extremement différentes des autres. Au commencement aussi de la réformation on fit revivre l'Arianisme, et plusieurs gens de cette secte, imbus d'autres erreurs pernicieuses, vinrent d'Italie en France, en Allemagne, et en Hollande, mais s'établirent en Pologne, ne trouvant point de refuge ailleurs.

Si nous considérons les principales sectes des Protestants avec toutes leurs divisions et subdivisions, nous en trouverons le nombre effrayant; et si nous réfléchissons sur les guerres civiles, les massacres et tous les autres maux dont elles ont été l'occasion, nous aurons raison de croire que rien sous le ciel n'est plus

destructif du genre humain que le schisme. Plusieurs princes sages, et ministres d'Etat habiles ont taché de remédier à cela, en unissant les Protestants ensemble; mais ils en ont toujours été empeschés par le clergé d'un ou d'autre costé ; et quand quelques ecclésiastiques (car cela ne peut sans faire sans eux) se sont prestés à un si bon dessein, ils ont été constamment maltraités et appelés traitres et faux-frères, par le reste de leur ordre.

Ferri<sup>AA</sup>, Dureus<sup>BB</sup>, Hottinger<sup>CC</sup>, et plusieurs autres théologiens modérés du dernier siècle, qui lamentants les divisions des Protestants, travaillèrent à une union entr'eux, ont tous eu ce mesme sort; et longtemps auparavant Jacques Acontius, qui reçut tant de marques de bonté de la reine Elizabeth, et étoit l'auteur du fameux livre intitulé *Les Stratagèmes du Démon*, avoit essuyé le mesme traitement. Quelques-uns dirent de luy, qu'il vouloit réduire à l'unité toutes les sectes<sup>DD</sup>, et les enfermer dans une mesme arche, comme Noé enferma toutes sortes d'animaux dans la sienne, où ils furent conservés, bien que sustentés par des nourritures différentes. [67 v°] D'autres l'accusèrent, qu'en réduisant à un petit nombre les points nécessaires au salut, et en demandant EE la tolérance pour les opinions particulières qui attaquoient les autres articles, il ouvroit une large porte à toutes sortes d'hérésies.

Les différends entre Luther et Calvin ont, par dessus tout le reste, été funestes à leurs sectateurs, parce que leur nombre est formidable des deux costés. Le vaillant Roy de Suède, Gustave Adolphe se donna bien de la peine pour les réunir, mais en vain; *et il est certain qu'il y a longtemps que cette réunion entr'eux auroit été faite, si elle avoit dépendu seulement des princes; mais parce que cette affaire dépend des théologiens, elle n'a jamais pû réussir, et vraysemblablement ne réussira jamais.* Ce n'est pas un laïque qui juge ainsi de ces messieurs, mais c'est un homme de leur propre ordre, et qui est en état d'en bien parler par expérience.

Il dit<sup>FF</sup>, *que l'affaire de la réunion doit estre principalement commise aux personnes séculières, et non aux ecclésiastiques. Les théologiens, ajoute t'il, sont trop attachés à leur propre sens, et n'ont que fort peu d'équité envers ceux qui diffèrent de leurs opinions. Ils ne devraient point disputer concernant la vérité des doctrines ; car les disputes font naitre de nouvelles guerres, plustost que d'apaiser les anciennes. Les disputants n'ont point en veüe la concorde, mais la victoire. Ceux qui ont du dessous en deviennent plus arrogants et plus enragés. Dans une assemblée où il est traité de la réunion, les théologiens devraient estre réduits à la simple fonction d'avocats ; on les entendroit, mais ils ne seroient pas juges. Cette qualité doit appartenir aux hommes d'Etat; et il seroit nécessaire que les théologiens fissent un serment, par lequel ils se soumettroient à la sentence que les juges politiques prononceroient.*

Puis donc que sans tyrannie et sans laisser à l'Eglise un pouvoir qui va à la destruction de l'Etat, il est impossible de faire accorder les hommes dans leurs sentiments sur [des] choses qu'on leur a appris dès leur berceau de rejeter; et que les notions une fois embrassées ne sçauroient s'évanouir, tandis qu'il y a des gens d'Eglise pour les soutenir; les mesures les plus sages qu'une nation puisse prendre pour sa tranquillité, consistent dans deux choses, à moins qu'elle ne prenne celle de n'y faire aucune attention en les laissant pleinement libres de s'expliquer & de se réfuter à cœur joie, sous condition expresse de punir rigoureusement quiconque en viendrait aux voyes de fait; l'une de prévenir autant qu'il est possible tout nouveau schisme, chacun dans sa propre secte; l'autre, de veiller soigneusement et de déconcerter ceux qui voudroient se servir de leurs différends pour prétexte de faire du mal. Pour réussir dans la première, rien n'est plus efficace que [68 r°] de faire toutes les confessions et tous les articles de foy aussi concis et en termes aussi généraux, que la Parole de Dieu le permettra. Car quand les rigoristes de quelque secte

commencent à entrer dans trop de particularités, en expliquant quelques passages de l'Écriture, et ne se tiennent point en repos, jusqu'à ce qu'ils en aient tellement contourné le sens, qu'il soit impossible de les interpréter autrement que de la manière qui convient à leur fantaisie privée, quoique cependant les termes dont se sont servis les écrivains sacrés, soient susceptibles de diverses expositions; c'est alors que le schisme et le mal sont prêts d'éclorre; puisque que quiconque n'acquiesce pas à chaque mot de leur explication reçue par le plus grand nombre, est excommunié et déclaré un schismatique.

Mais comme l'exécution de la première maxime concerne principalement le clergé, les laïques, qui n'y peuvent guères contribuer que par leurs souhaits qu'elle soit observée, doivent s'attacher sérieusement à la seconde, qui est de déconcerter ceux qui voudroient se servir de leurs différends pour prétexte de faire du mal. Et cela est entièrement en leur pouvoir dans tout païs Protestant, si les plus honnestes gens et les plus judicieux d'entr'eux veulent seulement prendre une ferme résolution, en premier lieu, de ne rien croire de ce que les différentes sectes disent les unes des autres, à moins que ce qui est allégué contre le party accusé ne soit clairement prouvé; en second lieu, de préférer les discours de Jésus Christ à tous les sermons modernes qu'ils peuvent entendre, et les charmes paisibles de l'Évangile aux contorsions furieuses d'un prestre emporté. Employer son temps à exhorter des chrétiens à ce dernier article, c'est leur faire affront; mais pour montrer l'équité de l'autre et les raisons solides qu'il y a pour une telle résolution, je demande la permission de donner une petite esquisse de la conduite de messieurs du clergé les uns envers les autres, quand ils sont d'opinion différente, et que ny les conférences ny l'intervention du gouvernement ne peuvent accomoder l'affaire.

Le premier acte d'hostilité se fait ordinairement des deux cotés par des cas bien établis. Ensuite viennent des Lettres à un amy, des réponses et des répliques; et quand la presse est libre, les brochures partent comme des grenades dans une attaque. Les premiers écrits contiennent généralement des preuves, des arguments et des appels au sens commun; dans les seconds vous y trouverez [68 v°] des subtilités et des distinctions de logique, et enfin les derniers finissent par des calomnies et des invectives.

La première arme qu'ils tirent de leur magazin de médisances, est l'accusation d'athéisme, de blasphème, ou de tendance à l'un ou à l'autre. Tous les partys en font également usage, et on la voit lancée contre des dogmes diamétralement opposés. La doctrine de la prédestination en a été mille fois noircie; et Martin Becanus pousse encore plus loin l'extravagance quand il assure que les fruits du Calvinisme sont plus pernicieux que ceux de l'athéisme. L'Arminianisme soutient le libre arbitre, et en ce point est le revers du Calvinisme; cependant Vedelius, fameux théologien réformé, dit que le but de l'Arminianisme est d'introduire un athéisme subtile dans l'Eglise.

Comme il n'y a rien de plus généralement et de plus justement détesté que le nom d'athée, aussi en abuse-t-on souvent, et sert il aux mauvaises gens d'instrument de médisance, pour se défaire d'un ennemi sans beaucoup d'embarras. Nulle autre calomnie n'est comptée aussi propre à faire périr un homme tout d'un coup, soit qu'il le mérite ou non; et comme elle a l'effet de la poudre à canon, elle a aussi la mesme origine, l'une et l'autre devant sa naissance au clergé. En conséquence ces messieurs ont toujours prétendu que ce mot ignominieux leur appartenait en propre; et les théologiens des différentes sectes et religions en ont fait constamment usage, soit contre les laïques qui leur déplaisoient et qu'ils vouloient rendre l'objet de l'indignation et de la fureur publiques, soit entr'eux dans leurs guerres théologiques, et dans l'exercice de leur haine extrême et passée en proverbe, les uns contre les autres.



Le second stratagème du clergé, est d'imputer, s'il est possible, quelque crime contre l'Etat aux dogmes de leurs adversaires, afin de les rendre par celui ci aussi odieux aux hommes, que par l'autre ils les ont représentés odieux à Dieu. Ainsi l'on dit, Qu'une telle doctrine favorise la tyrannie et le pouvoir arbitraire, qu'une autre est antimonarchique et conduit à l'anarchie. Durant la plus grande partie des deux derniers siècles, messieurs du clergé national de France déclamèrent avec une grande violence contre les huguenots, et publièrent à haute voix, qu'il étoient tous Républicains et les plus grands ennemis de la couronne; tandis qu'on les vit [69 r°] eux-mêmes plus d'une fois en armes contre leurs princes, et que non seulement ils furent les instigateurs déclarés de l'assassinat de deux de leurs Roys, mais que<sup>GG</sup> plusieurs d'eux prétendirent justifier par leurs propres dogmes ces meurtres exécrables.

Les autres armes qu'ils déployent en se calomniant les uns les autres, consistent dans des reproches personnels, dans de fausses citations, et dans des menées manifestes. Il est impossible aux gens qui ne sont point au fait des controverses de religion, d'imaginer quelles faussetés improbables les enfants de Rome ont osé publier contre les premiers réformateurs. Leur rage contre Luther a été jusqu'à la frénésie; je ne parlerois pas ainsi d'une commune médisance, mais quelques uns ont été assez fols pour soutenir sérieusement, que sa mère l'avoit eu d'un *Incube*<sup>HH</sup>; et les astrologues falsifièrent le jour II de sa naissance, afin d'avoir lieu de luy dresser horoscope à leur fantaisie.

Les Luthériens ont été presque aussi emportés contre Calvin qui entreprit de les réformer; et un de leurs ministres, nommé Hunnius<sup>JJ</sup>, qui d'ailleurs étoit homme d'érudition, fut si aveuglé par son zèle que de l'accuser à la fois de Nestorianisme, de Judaïsme, de Mahométisme, et, pour se montrer complètement insensé<sup>KK</sup>, d'athéisme; car un homme dans son bon sens auroit dû sentir que la dernière imputation ne pouvoit estre vraie si quelqu'une des autres l'étoit.

Les calvinistes aussi ont attribué aux Anabaptistes et à d'autres sectes plusieurs choses auxquelles ils n'avoient jamais songé; et tous en général, dans leurs querelles et leurs écrits polémiques, en ont usé de la plus mauvaise foy du monde les uns avec les autres. Mais afin qu'on ne me soupçonne point d'exagérer les choses, je rapporteray le témoignage de Jérôme Zanchius, théologien Protestant, qui pensa remplir une chaire de professeur en Angleterre; il se plaint de la manière d'écrire pratiquée parmy les protestants, parmy ceux mêmes qui vouloient estre mis au nombre des pasteurs, des docteurs et de piliers de l'Eglise. *Souvent, dit il, afin que l'état de la question ne puisse pas estre entendu, nous l'enveloppons d'obscurités; des choses qui sont manifestes, nous les nions impudemment; celles qui sont fausses, nous les affirmons sans honte; des choses évidemment impies, nous les imposons [69 v°] comme les premiers principes de la foy; ce qui est orthodoxe nous le condamnons comme hérésie. Nous forçons le sens de l'Ecriture pour l'accomoder à nos rêveries; nous nous targuons des Pères, quand rien n'est plus éloigné de nostre esprit que de suivre leur doctrine. Sophistiquer, répandre des calomnies, dire des injures, c'est ce qui nous est familier. Pourvû que nous soutenions nostre cause, bonne ou mauvaise, justement ou injustement, nous nous embarassons peu de ce que devient le reste<sup>LL</sup>.*

Si l'on objecte que ce Zanchius, bien que Protestant, avoit été fort maltraité par ses frères, et que quand il écrivit cecy, il se laissa aller à sa passion et à son ressentiment, je répondray seulement, qu'en ce cas il peut me servir doublement, et pour exemple et pour témoin; et comme il étoit un des plus célèbres théologiens du seizième siècle, si on ne le croit pas assez bien qualifié pour l'un, il doit l'estre d'autant plus éminemment pour l'autre.

Cependant j'espère avoir convaincu mon lecteur, que nous ne devons point croire sans preuves, ce que les différentes sectes disent les unes contre les autres. J'avoüe que je n'avois pas besoin d'aller chercher au delà de la mer le simple témoignage d'un auteur qui a écrit il y a environ cent cinquante ans, tandis que pour appuyer mon assertion, je pourrois produire mille témoins vivants de mon païs; mais je l'ay fait en considération de ces gens bourrus qui chicangent toujours sur les temps, pour les convaincre que les protestants de nostre siècle ne sont pas pires que ceux qui vivoient au commencement de la réformation; et que les gens d'Eglise sont à présent comme ils ont été de tout temps.

L'avantage qu'une nation recevra de la maxime que je recommande est bien visible; car quand chaque party cesse de croire le mal qui se dit de l'autre, la colère de tous les deux doit estre bientôt désarmée; et conséquemment les boutefeux, qui par leurs histoires et suggestions ont dessein de faire du tort à l'un ou à l'autre, ou peut estre à tous les deux, se trouver déconcertés. C'est par manque de cette résolution seulement que le schisme peut estre pernicieux à l'Etat; mais si nous croyons sans examen ce qu'on nous dit de nos adversaires, il ne peut y avoir de paix, et nos animosités doivent estre éternelles, quoique dans le fond nous nous querellions sur rien.

[70 r°] Nostre Eglise et les Presbytériens ne sont point d'accord touchant les cérémonies et la manière du culte; mais la religion des deux est la mesme; car convenant que la doctrine d'une Eglise, et le gouvernement d'une Eglise, sont deux choses, l'un peut estre pour l'épiscopat, et l'autre contre, sans différer de religions, pas plus qu'un théologien de l'Eglise d'Angleterre peut différer d'une autre de la mesme Eglise; ce qui arrive journellement sans aucun scandale; et je ne croy pas qu'il y ait deux chrétiens dans le monde qui ayent exactement les mesmes sentiments touchant tout ce qui est contenu dans la Bible. Cependant quel schisme odieux est leur religion! et quelle monstrueuse superstition est la notre!

Voulez vous sçavoir ce que c'est que les Presbytériens? Allez à certaines Eglises, et vous y pourrez entendre dire, qu'ils sont des gens opiniâtres, séditieux, et pervers, une génération de vipères, et les sujets les plus dangereux; Que toutes leurs belles apparences de religion ne sont qu'hypocrisie; Qu'ils ont des principes antimonarchiques et menaçants les jours du Roy; et qu'ils ont été la cause de toutes les calamités qui sont arrivées depuis plus de cent ans.

Mais si on nous les représente de cette manière, leurs ministres prennent bien leur revanche, et quelques uns d'eux nous ont peint à leurs congrégations avec des couleurs aussi noires. Ils disent de nous, Que nous parlons toujours de l'Eglise et que personne n'en parle plus haut que ceux qui n'y vont jamais; Que nostre culte est à moitié Papiste; Que nous ne pensons jamais qu'un Roy soit le chef de l'Eglise, que quand il est l'esclave du clergé; Que nostre Eglise n'a jamais été si florissante que quand l'Etat est en danger; et que nous ne nous plaignons jamais que sous les règnes justes; Que nous nous moquons de l'obéissance passive, quand ce n'est pas nous qui gouvernons; et que nous ne preschons jamais cette doctrine de bon cœur que quand c'est pour l'imposer aux autres; Qu'à moins que nostre party ne soit content, rien ne nous retient de faire du mal, et qu'alors nous en mettons la faute sur nos adversaires.

Tandis que par de tels contes on détourne les non-conformistes de nostre Eglise et de nostre communion, et que nous mesmes nous persistons dans les sentiments qu'on nous inspire sur leur compte, il n'y a pas d'apparence que nostre inimitié jamais diminue. [70 v°] La nation en général n'a t'elle pas beaucoup d'obligation au clergé des deux partys? On peut dire à la vérité une chose en faveur du clergé des non-conformistes, qui ne peut servir d'excuse au clergé national; leurs ministres parlent mal de nous pour leur

subsistance journalière, et plusieurs d'eux mendieroient leur pain, si nos différends étoient accomodés. Il n'est pas plus de leur intérêt que nous nous rejoignons, qu'il ne seroit de celui d'un batelier que les deux bords d'une rivière se rejoignissent. Au lieu que le clergé national ne peut avoir de pareilles craintes; leur revenu est assuré, et ils pourroient vivre aussi agréablement sans calomnier les autres, qu'ils ont à présent en les calomniant.